

# LA ROUTE DES MILLE LI

Un roman de Philippe Franchini



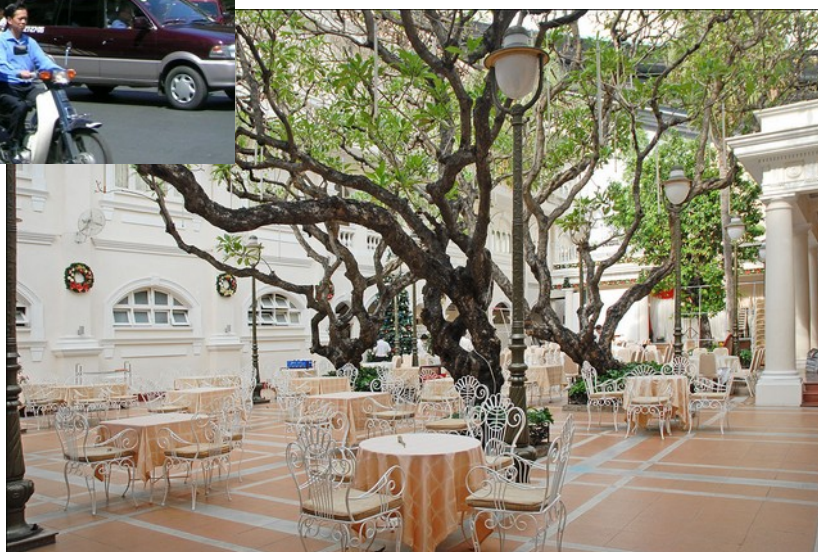
Que savions-nous des arts martiaux chinois en France durant les années 1970 ? Ayant vécu cette période marquée par un engouement sans précédent pour les arts de combat exotiques, je crois pouvoir répondre sans risquer d'être trop loin de la vérité. La majorité des soi-disant experts de kung-fu qui surgirent alors étaient d'une ignorance crasse ! Ceux d'entre eux qui possédaient un bagage de karatéka pouvaient donner un coup de poing ou lever la jambe sans paraître trop ridicules. Toutefois, dès qu'ils s'aventuraient à ouvrir la bouche pour parler de leur toute nouvelle discipline, leurs propos enfilaient les clichés et âneries colportés par le cinéma et une presse prétendument spécialisée... D'autres, moins nombreux, qui étaient passés par les États-Unis ou avaient effectué un pèlerinage touristique à Hong-Kong \_ alors Mecque du kung-fu \_ contribuèrent à élever quelque peu le niveau sans réellement puiser à la source, faute d'une pratique de la langue chinoise. Finalement, j'affirmerai que l'un des plus fins connaisseurs des arts martiaux chinois à cette époque était un écrivain, historien et artiste aux multiples talents né à Saïgon, Philippe Franchini. En 1979, ce dernier publia chez Olivier Orban *La route des mille li*, un roman initiatique qui, malheureusement, n'a pas été réédité depuis. Cette plongée épique dans le monde fascinant d'une Chine basculant des pesanteurs d'un empire immémorial aux temps troublés de l'époque moderne témoigne non seulement de la culture de son auteur mais aussi d'une expérience de première main dans le domaine qui nous intéresse ici.

## Une route entre deux mondes

Le futur auteur de *La route des mille li* dut d'abord se chercher entre communautés française et vietnamienne du Saïgon colonial. De par sa mère, il était le descendant d'une famille de mandarins, riches propriétaires terriens. Son père, Mathieu, d'origine corse possédait l'hôtel Continental, palace qui s'élève toujours rue Dong Khoi (anciennement rue Catinat). Malgré l'aisance familiale, Philippe souffrait de sa condition d'Eurasien, un mal-être que compensait une forte identité corse qui, avec l'héritage maternel, le guida dans sa vie d'artiste et d'intellectuel. En septembre 1945, alors que Saïgon venait à peine d'être libérée de l'occupation japonaise, des massacres et enlèvements de colons furent perpétrés par des groupes criminels se revendiquant du Việt Minh. Traumatisé par ces événements, le jeune Franchini partit pour Paris après son bac en 1946. Malgré le souhait de son père de le voir intégrer l'ENA et embrasser une carrière de haut fonctionnaire, il effectua des études d'histoire puis se tourna vers la peinture pour exorciser les horreurs de la violence et des haines interraciales. À la mort de son père en 1965, il abandonna sur un coup de tête sa vie d'artiste peintre pour retourner en Indochine et prendre la direction du mythique Continental. Il continua malgré tout à peindre tout en accueillant dans son établissement des artistes vietnamiens. Dix ans plus tard, lorsque Saïgon devint Hô-Chi-Minh-Ville, il dut à nouveau s'exiler en n'emportant qu'un trésor immatériel : une mémoire des lieux et des événements qu'il s'attacha par la suite à restituer dans *Continental Saigon* (1977), un premier récit salué par la critique. Vint ensuite son roman, *La route des mille li*, suivit de *Shanghai* (1980) puis de nombreuses autres fictions, essais \_ parmi lesquels se détache le titre *Métis* (1993) \_, livres historiques sur les guerres d'Indochine et autres ouvrages consacrés à la Corse ou au Viêt Nam<sup>1</sup>. Sa biographie reste très discrète sur ses passions chinoises, arts martiaux et art calligraphique, ainsi que ses liens avec la Chine tissés par le mariage avec une Chinoise qui le fit rester en Asie jusqu'en 1975, année de la débâcle américaine et de la chute de Saïgon.



L'Hôtel Continental en 2006  
(Wikipédia photo Terence)



La cour intérieure de l'Hôtel Continental en 2011 (Wikipédia photo Dalbera)

<sup>1</sup> Pour tout savoir sur l'écrivain : <http://philippefranchini.unblog.fr/>

## Une violence latente

Lorsque Philippe Franchini revint dans ce qui est alors la république du Viêt Nam, le nombre des G.I. ne cessait d'augmenter et les bombardements de s'intensifier. Après avoir vu défiler des grands noms de la littérature tels Graham Green ou André Malraux, l'hôtel Continental était devenu le quartier général des correspondants et journalistes du monde entier dans un climat de guerre civile. Comme le rapporte l'écrivain en évoquant le Saïgon d'alors : « *La structure confucianiste du Viêt Nam a contribué à maintenir un certain ordre. Mais il y a une violence latente. Les arts martiaux sont d'ailleurs là aussi pour canaliser cette violence* »<sup>2</sup>. Il faut dire que la ville était alors un carrefour pour les pratiques martiales. Parmi les disciplines les plus populaires figuraient le judo, le karaté et surtout le taekwondo destiné alors à l'entraînement militaire et par lequel se forma une première génération de pratiquants qui, jusqu'à la chute de Saïgon, classa les Vietnamiens juste derrière les Sud-Coréens. Mais on y trouvait également de redoutables arts de combat autochtones, tels que le *vovinam* ou *binh dinh*, ainsi que de nombreuses écoles de kung-fu dans le quartier chinois de Cholon. C'est là que Philippe Franchini rencontra Zhao Zhuxi 赵竹溪, spécialiste du « poing de la mante religieuse » (*tanglang quan* 螳螂拳) qui allait devenir son maître.



Le maître Zhao Zhuxi avec son redoutable fouet à sept sections

Le maître Zhao Zhuxi, également connu sous le nom cantonais Chiu Chuk Kai, vit le jour dans la province du Shandong en 1900. Orphelin de mère à l'âge de cinq ans, il fut négligé par son père, fanatique d'opéra chinois. Recueilli par un moine bouddhiste, il passa dix années dans un temple situé sur le mont Daze 大泽山, à proximité de la ville portuaire de Qingdao, aujourd'hui internationalement réputée pour sa brasserie. Il y apprit la boxe *taizu* 太祖 ainsi que le maniement des armes parmi lesquelles le fouet d'acier à sept sections et le dard relié à une corde (*shengbiao* 绳标). En cette époque où les « seigneurs de la guerre » se disputaient le pouvoir, un jeune homme sans instruction versé dans les arts martiaux trouvait toujours à exercer ses talents que ce soit dans l'armée ou comme garde du corps. Zhu intégra ainsi une compagnie d'escorte (*biaoju* 镖局), équivalent d'alors de nos convoyeurs de fonds. À la mort de son employeur, il s'installa dans les environs de la ville de Yantai 烟台 pour perfectionner son art du combat auprès d'un moine taoïste, qui lui enseigna des techniques apparentées au taiji quan, puis des deux maîtres Ren Fengrui 任丰瑞

2 Terra Corsa, hiver 2007, *Un singulier fait de pluriels*, propos recueillis par Marie-Joseph Arrighi-Landini.

et Chi Shoujin 迟守进 détenteurs de « l'école de boxe de la mante religieuse du faîte suprême » (*taiji tanglang men* 太极螳螂门). L'art martial imitant les attitudes du redoutable insecte fut fondé par un obscur personnage, Wang Lang 王朗, qui aurait vécu vers la fin de la dynastie des Ming au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est comme instructeur de ce style de kung-fu que Zhao Zhuxi se tailla finalement une solide réputation dans le sud de la Chine puis à Macao où il fonda son Institut Zhuxi de boxe chinoise (*zhuxi guoshu guan* 竹溪国术馆). En 1937, lors de la guerre d'agression déclenchée par l'empire du Soleil levant, il prit la tête d'un groupe de combattants armés de sabres (*dadaodui* 大刀队), le cimeterre à long manche remplaçant la baïonnette du soldat. Après la guerre du Pacifique, il gagna Saïgon, rejoignant ses compatriotes du quartier de Cholon où il transmet son savoir à d'innombrables élèves. Lorsque la guerre civile éclata, il s'exila une nouvelle fois pour se rendre à Hong Kong, dernière étape de son long voyage qui prit fin en 1991. Sa mémoire est toujours honorée dans l'ancienne colonie britannique ainsi qu'au Viêt Nam.



Mante religieuse en jade retrouvée dans une tombe de la dynastie Zhou de l'Ouest (1046 à 771 av. J.-C).

### **Le Maître de la Mante de Jade**

*La route des mille li* est dominée par les figures mystérieuses de Han le Hibou, un mendiant borgne, et surtout du Maître de la Mante de Jade, chef des rebelles Boxeurs qui, après l'échec du soulèvement, vit en ermite dans le sanctuaire taoïste du Taishan 泰山, la montagne sacrée de l'Est. Celle-ci symbolise le commencement, l'aurore, la naissance et enfin, dans le roman de Philippe Franchini, la renaissance du futur initié. Au début du récit, à la veille de l'insurrection des Boxeurs, le héros, Song Yi-shan (Song Mont-de-justice), n'est encore qu'un bambin qui se promène les fesses à l'air dans la poussière de son village natal, humble bourgade de cette province du Shandong connue pour produire des hommes rudes. Lorsque la révolte éclate mobilisant des cohortes de paysans faméliques, le destin met ses pions en place. Disciple du Maître de la Mante de Jade, le père de Yi-shan meurt au cours de la répression menée par Yuan Shikai 袁世凯 alors gouverneur de la province et futur président de la république de Chine. Dès son plus jeune âge, le garçon est témoin des injustices subies par ses semblables qui mènent un combat sans fin contre les éléments, la rapacité des propriétaires terriens, les exactions des brigands et militaires en maraude qui vivent sur le dos du peuple... Cette lutte quotidienne favorise la pratique des arts martiaux et c'est tout naturellement que Yi-shan marche sur les traces paternelles en apprenant les rudiments de la boxe taiji que lui enseigne Ma-Hong, un vétéran du mouvement des Boxeurs. Parvenu à l'adolescence, il se retrouve serviteur d'un lettré acquis aux idées progressistes, Yang Wen-dao, qui l'entraîne dans un complot visant l'honni Yuan Shikai. Mais l'attentat avorte et la bande se disperse. Han le Hibou qui veillait discrètement sur le jeune homme, intervient alors pour le guider jusqu'au mont Tai, tout en haut de L'Escalier du Ciel où se dresse un temple dédié au Seigneur Sombre. Là, il deviendra le disciple du Maître de la Mante de Jade et achèvera de devenir un homme sous le nom de Yongming, Clarté Éternelle...



Une vue du mont Tai.  
Ci-contre, l'Escalier du Ciel.



Ce roman d'apprentissage est aussi celui de la Chine de la fin de la dynastie Qing à l'invasion japonaise en 1937. Le héros traverse les événements permettant ainsi au lecteur de découvrir des pages méconnues de l'histoire chinoise. Le passionné d'arts martiaux se réglera au gré des expériences et combats du disciple de la Maître de la Mante de Jade, le livre offrant une peinture exacte du milieu du *wulin* 武林 \_ le monde de la boxe chinoise \_ avec une galerie de durs-à-cuire rappelant les brigands d'honneur du grand classique de la littérature chinoise *Au bord de l'eau* : Li Pieds Sales, Wei Bâton Volant, un adepte de la « boxe du manchot » (*dubi quan* 独臂拳), Xu Tête de Léopard, Mong-na, la jolie veuve versée dans l'art de la paume des Huit trigrammes, Doigts de Bronze, Deux le Chauve, Zou-da Tête de Rat ou encore ce tueur armé de cymbales aux bords tranchants comme des rasoirs... Mais il ne s'agit pas que d'arts martiaux : entre une foule de détails, le lecteur pourra encore, par exemple, s'informer sur les techniques taoïstes de l'art de la chambre à coucher ! Alors, ne boudez pas votre plaisir et surfez sur internet, quelques exemplaires d'occasion de *La route des mille* li vous y attendent.

**Carmona José**

[www.Shenjiying.com](http://www.Shenjiying.com)